

## COMPTES-RENDUS

Réd. par *Hana Jechova, François Mouret, Jacques Voisine*, **La Poésie en prose. Des Lumières au romantisme (1760–1820), Recherches actuelles en littérature comparée V**, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne 1993, 192 p.

Le présent volume s'insère dans un vaste projet, patronné par l'Association internationale de littérature comparée et dont l'ambition est d'étudier le dynamisme des genres en prose durant la période 1760–1820. Il s'agit d'une période charnière, à cheval sur deux siècles, une période reliant l'Europe d'avant et de l'après-Révolution 1789, mais aussi une période qui a vu s'opérer la transformation radicale des sensibilités, des comportements, des goûts esthétique et littéraire et où s'est accompli le passage du classicisme au préromantisme et au romantisme.

La qualité du travail réalisé par Hana Jechova, François Mouret et Jacques Voisine est à la hauteur du défi qu'ils ont relevé. En effet, la limitation de la problématique au seul domaine de la poésie en prose n'amointrit que partiellement les difficultés. Car le surgissement de ce nouveau genre poétique au début du 19<sup>e</sup> siècle est l'aboutissement d'un processus complexe de réévaluation de la position respective de la poésie et de la prose, ce qui implique une redéfinition du champ de la poésie et du rapport entre la poésie en prose et la poésie en vers. Or, de langue en langue, de pays en pays, de littérature en littérature, de genre en genre, les modalités de ce rapport changent et les définitions spécifiques du poétique infléchissent les tendances générales de la période en question. Le mérite des auteurs est d'en tenir constamment compte.

Certes, le centre de gravité de l'étude se situe, et pour cause, dans les littératures française, anglaise et allemande. Les autres parties de l'Europe n'en sont pas pour autant oubliées: à tout moment, les auteurs se réfèrent à l'ensemble des littératures européennes, de la péninsule Ibérique et l'Italie jusqu'à la Scandinavie et à la Russie en passant par l'Europe centrale. Le propos théorique s'assortit de nombreux exemples qui sont cités dans la langue d'origine et suivis, à l'exception toutefois des textes anglais, d'une traduction française.

Le tout est le résultat d'un travail d'équipe, auquel une douzaine de chercheurs ont apporté leur contribution. L'effort de synthèse apparaît considérable et contribue à la réussite indéniable de l'ensemble. La rédaction du texte par Hana Jechova, François Mouret et Jacques Voisine maintient l'unité de l'approche, de l'argumentation et du ton.

L'ensemble se répartit en quatre chapitres. Le premier, «Débats théoriques», rédigé par François Mouret, passe en revue l'évolution des différents concepts de la poésie, du vers et de la prose depuis l'association «poésie-vers» et la dissociation corollaire «prose-poésie» jusqu'à la libération progressive de l'idée de poésie qui devient indépendante de la versification.

Ainsi, d'une poésie qui ne saurait exister sans versification, passe-t-on à des conceptions qui accordent le statut de poésie à des textes en prose, donc à la «prose poétique». Si François Mouret observe avant tout le cheminement des théories littéraires, il n'omet pas de les confronter à la réalité de la création littéraire, ni de prendre en considération l'influence du folklore (ballades écossaises, bylines russes) et, surtout, des traductions (Ossian, Shakespeare, Homère, Gessner, Fénelon).

Le constat du poids différent de la tradition littéraire, en Italie et en France d'une part, dans les littératures anglaise, allemande ou autres d'autre part, illustre la précision de la démarche de l'auteur. La bibliographie en fin de chapitre, avec une répartition par littératures nationales, documente l'ampleur du débat.

Le chapitre II «Vers une poésie en prose», rédigé par Jacques Voisine, aborde les problèmes davantage liés à la pratique littéraire. On y analyse notamment le rôle des traductions (Ossian, Homère), celui de l'épopée en prose (Fénelon) et de l'idylle en prose (Gessner). L'auteur montre l'évolution dans la perception de certaines oeuvres à statut indéterminé — tel l'épopée en prose *Télémaque* — qui sont à l'origine des nouveaux clivages axiologiques du champ littéraire et qui donnent naissance à une nouvelle conception de la poésie: celle-ci entre alors, comme «prose mesurée», dans la prose, en instaurant ainsi, à l'intérieur de ce domaine resté jusqu'ici uni et compact, une distinction entre une prose poétique et une prose non-poétique. La double articulation de ce processus — autour de Fénelon et autour d'Ossian et de Gessner — est bien mise en évidence et insérée dans le contexte: celui de l'évolution générale du roman baroque qui, avec l'affirmation de l'élément poétique, glisse vers la poésie en prose ou bien, au contraire, qui affirme ses assises prosaïques en approfondissant l'analyse morale, sociale, historique ou psychologique, pour évoluer vers le roman du 19<sup>e</sup> siècle.

Le chapitre III «Rencontres des vers et de la prose», sous la rédaction de Jacques Voisine, à la fois renforce et dépasse l'ancrage de la problématique dans le domaine du genre littéraire, en particulier en ce qui concerne la transposition littéraire du conte folklorique, du récit de voyage et de la pastorale. Sans doute est-ce ici que l'on trouve les meilleures analyses qui, tout en dominant le vaste problème, illustrent en détail les transformations du champ littéraire. Par delà la présence simultanée de la prose et des vers dans un texte et leur articulation, on étudie, par exemple, l'émergence du lien thématique motivant, celui de la musicalité (sur le mode ou de l'opéra ou du «lied»), et le surgissement d'une nouvelle conception de la poésie, dans laquelle le mot est moins un signe qu'un son ou un rythme pour exprimer l'ineffable. La distorsion entre le vers et le «non-vers» cède alors la place à la recherche d'une poésie originelle — un lieu verbal où se résolvent deux contradictions — celle d'un langage surcodé (vers) et d'une langue spontanée (prose poétique). Si les divers «voyages pittoresques» (Lefranc de Pompignan, Parny et d'autres) se situent au début de ce processus, les *Hymnes à la Nuit* de Novalis en représentent l'aboutissement.

La nouvelle écriture poétique est indissociable de la transformation de l'imaginaire. C'est, à travers la nouvelle conception de la prose et de la poésie, la constitution d'un de ces «ailleurs» ou «mondes idéaux», typiques du préromantisme. Or, cet imaginaire nouveau comporte aussi des composantes à la fois idéologiques et thématiques, comme Hana Jechova, François Mouret et Jacques Voisine le montrent dans le dernier chapitre «Les expériences de l'irrationnel dans la prose littéraire». S'appuyant sur de nombreux exemples, les auteurs suivent la transformation des notions-clés, telles que «génie», «imagination», «folie», «double», «rêve», «rêverie», «spiritualité» (avec, ici spécialement, l'influence du mysticisme de Jakob Boehme, de l'ésotérisme de Swedenborg ou de l'exotisme de Bernardin de Saint-Pierre). La qualité de la démonstration consiste à éviter une opposition trop simpliste entre le rationalisme des Lumières et l'anti-rationalisme des romantiques: au contraire, l'accent est mis sur la continuité, car à bien des égards, le renouveau de la sensibilité et de la pensée analogiques, chez les romantiques, se situe, également, dans le prolongement des efforts des Encyclopédistes visant à élargir le champ d'investigation.

La redéfinition, notamment, du «rêve» en tant que lieu de synthèse de la conscience et de l'onirisme, de l'intériorité et du langage originel — ce dernier exigeant l'effacement des limites entre le lyrique et l'épique et une nouvelle définition du sujet lyrique — ouvre la voie à la naissance ultérieure de la poésie en prose qui constituera un des fils importants de la poésie romantique.

Les auteurs de *La Poésie en prose* ont su maîtriser l'étendue du projet en donnant des transformations survenues entre 1760 et 1820 une image à la fois complexe et complète. Il suffit de consulter les importantes bibliographies accompagnant les chapitres pour se rendre compte de l'immense travail d'analyse et de synthèse. Le résultat: équilibre entre les parties théoriques, historiques et d'analyse, exemplification riche et variée, concision et sens du détail, présentation des

tendances générales et des différences spécifiques. Une étude de littérature comparée qui a su illustrer le subtil dynamisme de rupture et de continuité d'une Europe en mutation.

*Petr Kyloušek*

*Dominique Maingueneau, Le Contexte de l'oeuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société, Paris, Dunod 1993, 196 p.*

Le nouveau livre de Dominique Maingueneau se situe dans le prolongement de ses deux ouvrages précédents *Éléments de linguistique pour le texte littéraire* (Bordas 1986, 1990) et *Pragmatique pour le discours littéraire* (Bordas 1990) dont nous avons déjà eu le plaisir de parler dans notre dernier compte rendu. Ce petit rappel n'est pas oiseux. Car si chaque volume se constitue en spécimen autonome de critique littéraire, il n'en est pas moins vrai que les trois livres forment un triptyque où s'inscrit la progression de la démarche globale de l'auteur: depuis l'analyse du texte aux facteurs intervenant dans le discours littéraire et aux rapports que tissent la création et l'institution littéraires avec leur «contexte» au sens large — biographique, médiatique, social, culturel, historique. Le dessein de l'auteur est celui d'un linguiste amoureux et respectueux de la littérature et désireux de mettre les acquis de sa discipline, notamment de la pragmatique, à la portée des études littéraires. Le structuralisme littéraire sait d'expérience les avantages qu'une telle collaboration étroite avec la linguistique structurale lui avait apportés par le passé et dont le plus important a été la rigueur terminologique appliquée à la matérialité de la parole. Le relâchement des liens entre la critique littéraire et la linguistique, auquel on a pu assister dans les deux dernières décennies, est imputable non seulement à l'évolution naturellement divergente des deux disciplines, mais aussi, pour la critique littéraire, à la méfiance qu'a fini par susciter le carcan étroit du culte du texte où cette discipline semblait s'être laissée enfermer.

Or, Maingueneau prouve que la linguistique moderne a entre temps élaboré des instruments, à la fois théoriques et analytiques, capables, encore une fois, de jeter un nouvel éclairage sur le texte lui-même, mais encore de briser intelligemment l'autarcie de l'immanentisme en établissant, à travers et par delà la textualité même, des liens avec le fait biographique, culturel, social et historique. Au centre de la démarche se trouve l'emploi des acquis théoriques de la pragmatique, mais aussi d'autres disciplines récentes, telles la médiologie de Régis Debray, la sociocritique de Claude Duchet, le principe dialogique de Mikhaïl Bakhtine ou les théories de la réception de Hans Robert Jauss et d'Umberto Eco. L'idée de départ, comme toutes les idées fructueuses et riches de conséquences, semblerait toute simple: l'énoncé littéraire, dépositaire d'un message — le dit, porte également des marques de l'énonciation — le dire qui montre.

L'avantage de ce principe d'approche est, à notre avis, double. Tout d'abord, la méthodologie que Maingueneau propose permet d'envisager le texte comme un point d'intersection de l'énoncé et de l'énonciation où le «contexte» ne serait plus étudié comme un fait extérieur, mais comme un fait inscrit dans le texte et montré par le texte. Ainsi évite-t-on l'écueil d'une optique atomisante, toute en monades «imperméables,» repliées sur leur autonomie interne et reliées les unes aux autres par des rapports de surface. C'est à ce titre que Maingueneau peut reprocher aux différentes théories établies — pourtant désireuses de relier le texte à des tenants et aboutissants extra-textuels sous termes de «reflet», «parallélisme de structures», «isotopie», «isomorphie» ou «vision du monde», etc. — un cloisonnement effectif du texte et son isolement du «contexte».

Le deuxième point fort consiste à envisager le texte non pas comme un fait accompli, pétrifiant à jamais le résultat d'une activité, mais comme un terrain où se heurte le résultat — l'énoncé — à l'activité dont il procède — l'énonciation. Le texte est un point d'intersection dynamique, instable, constamment remis en question, d'exigences souvent contradictoires que l'écriture se doit de gérer sous peine d'échec. La tension est un élément producteur de valeurs, mais c'est aussi le procédé par lequel le texte et le «contexte» s'articulent réciproquement. En écrivant, l'écrivain engage sa personne et négocie sa réussite et celle de son oeuvre face à l'institution littéraire légitimante,